

# UNE SÉPARATION DÉSALIÉNANTE...

## JUSQU'OU ?\*

Anne Lopez

Je ne développerai pas bien sûr en quinze minutes l'articulation, fort complexe sur le plan théorique, de Lacan sur les concepts d'aliénation et de séparation : il les a développés de façon récurrente dans différents articles des *Ecrits* et Séminaires, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *La logique du fantasme*, *L'acte analytique* et sans doute quelques autres...

Pourtant il s'agit bien d'éclairer quelques aspects de cette logique de l'expérience analytique, expérience à prendre de son début à sa fin, car un début s'impose pour qu'il y ait chance d'une fin, pour augurer d'une fin. Cela paraît être une tautologie mais cette question de l'entrée en analyse me semble primordiale.

Cette « fin » nous intéresse particulièrement puisqu'elle concerne la difficile question de savoir comment et à partir de quoi se produit du psychanalyste. C'est ce joint-rupture qu'avec la passe inventée par Lacan nous travaillons dans une Ecole de psychanalyse et ...ça nous travaille.

La passe a l'extrême intérêt de transmettre aux analystes par des témoignages le tranchant d'expériences autres que celles sur laquelle ces analystes s'appuient pour « s'autoriser de la position analyste », c'est-à-dire la leur propre. En effet pas tous les analystes n'ont mené à terme – je dirai à terme ouvert puisqu'il y a toujours rencontre d'une béance – les analyses qu'ils mènent. C'est donc une variété d'expériences qui peut faire sauter nombre de préjugés et rendre vive, vivante la théorie analytique.

D'autre part, et c'est assez surprenant, la seule chose qu'un analyste sait lorsqu'il décide, à partir du désir de l'analyste, à se prêter à la fonction, au sens mathématique, d'analyste – je ne parle pas de son installation première qui est souvent, comme le laisse

---

\* Intervention prononcée lors du Rendez-vous international des 1<sup>er</sup> et 2 juillet 2000

entendre le terme même, l'aveuglement ou le confort fantasmatique du névrosé – la seule chose qu'il sait donc, c'est qu'il se prête à déchoir comme reste du discours de l'analysant, à devenir reste rejeté dans un acte sans Autre où l'analysant et l'analyste font gond de séparation avec l'objet *a*, à partir de l'objet *a*.

J'avais signalé rapidement, dans un travail antérieur à travers l'expérience des cartels de la passe, que les nominations des passants avaient eu lieu pour les trois nommés après une séparation réelle avec leur analyste.

Comment entendre cela puisque le fait de quitter un analyste ne prouve rien en soi, ne veut pas dire grand chose et n'éclaire pas ce qui s'y passe ?

Je tenterai de parler d'une seule expérience ou plutôt des entours de l'expérience, non pour la hisser en modèle, mais parce qu'elle a été pour moi éclairante sur la manière dont le désir de l'analyste est saisi dans et à partir du désir inconscient, pas sans l'inconscient et en rupture avec l'inconscient.

Dans l'analyse de ce passant une interprétation de l'analyste avait révélé et permis au sujet d'appréhender par une phrase son fantasme. Fantasme comme phrase constante, phrase en place du réel, extraite des événements contingents et marquants de la vie du sujet, phrase toujours la même en réponse aux aspérités du sexe et de la mort, phrase d'assurance contre la castration, polissant, égalisant les aspérités du réel. Ça n'était pas la fin de l'expérience analytique mais, me semble-t-il, cela permettait une sorte de déliaison et faisait apparaître le rôle de fixation d'un objet pulsionnel privilégié du sujet. L'analyse se poursuivait cernant cet objet dans la perte de jouissance de ce serrage, jusqu'à la réapparition de cet objet en place du psychanalyste comme regard marqué de la castration et comme rejeté du psychanalysant. La production de l'analyse et le résultat du discours de l'analysant était cet éclat chu d'une des réalisations de jouissance si cher au névrosé... Et l'analyse s'est interrompue là. Séparation dans les faits mais était-ce une séparation réelle ?

La décision de faire la passe n'a été prise que beaucoup plus tard, quelques années après, par une reprise de questions vives sur la pratique de cet analysant comme analyste. Comment opérerait-il avec « du psychanalyste » ? Pourquoi certains patients s'en allaient, d'autres pas ? Sur quoi s'appuyait-il pour se positionner comme analyste ? Était-ce à partir de la pulsion ?

Ces questions se sont cristallisées dans des productions de l'inconscient, deux rêves, tout ceci bien longtemps après l'arrêt des séances d'analyse.

Le premier rêve : une feuille blanche, on ne voit pas ce qu'il y a écrit dessus. Une voix dit : « impossible ».

Le deuxième rêve joue sur des vacances à Malaga, interprété comme désir de dormir où l'anagramme de Malaga apparaît au réveil comme agalma. Deux rêves donc qui sont ce qui va faire passer à ce passant l'acte de la passe.

Ce qui m'a paru tout à fait singulier dans ce témoignage, c'est l'appel fait de la passe à partir de productions inconscientes. Le désir se pose là dans ce rêve comme énigme à résoudre, comme l'*x* du désir à trouver.

On voit bien par ce biais que sans la passe, pas grand-chose ne peut être affirmé ni confirmé de ce qu'a été la position de l'analysant au moment de la séparation avec l'analyste dans l'arrêt de l'expérience. Quelque chose avait encore à se faire entendre comme lettre en suspens, pas encore parvenue au destinataire. Dans ce cas, il me semble que le destinataire n'a plus consistance de l'autre du fantasme mais est le lieu d'un dire qui fait rupture avec tout ce qui a pu s'énoncer pendant l'expérience analytique elle-même.

La passe dans ce cas a été réellement l'extraction dans le parcours de ce qui s'était écrit de la pulsion comme objet à faire surgir là où l'Autre manque. Le passant pouvait se séparer de son mode névrotique de se dévouer à se faire trait d'union dans l'existence. Cette passe a convaincu le cartel de nommer. C'est une passe qui a été conclusive de l'expérience analytique et sans la passe peut-être le désir de l'analyste serait-il resté dans une sorte de *no man's land* vacillant ou obscur. Bien sûr ces deux rêves ne font pas preuve en soi. Aucun rêve n'est suffisant à prouver ce saut de l'analysant à l'analyste mais bien seulement une succession extrêmement serrée, « une chaîne de lettres si rigoureuses qu'à la condition de n'en pas rater une, le non su s'ordonne comme le cadre de notre savoir. » (2). Ce que je souligne là simplement, c'est une certaine réactivation de l'inconscient hors analyse qui permet au passant de se poser la question du désir de l'analyste comme enraciné à partir du travail de l'inconscient.

Je ne reprendrai pas davantage les articulations de cette passe, mais je m'interrogerai après ce que nous avons traversé comme crise et devant la tâche qui nous attend sur : à la fois la nécessité de faire exister la passe pour qu'elle puisse être saisie par ceux qui le désirent, et la nécessité d'une certaine désidérialisation de la passe.

Il n'y a pas de garantie de l'absence de garantie... à vie. La position de l'analyste : psychanalyser, fait partie des impossibles soulignés par Freud – gouverner, éduquer,

psychanalyser. Je pense simplement que dans les cas où il y a eu nomination, quelque chose peut faire marque de ce moment de l'extraction de sa position antérieure névrotique, ces moments où ont cédé les prothèses d'existence du névrosé, le tout savoir de la Femme, du Père et pourquoi pas pour certains le soi-disant tout savoir des nommés AE ! Simplement le passant une fois nommé ne peut plus céder sur ce qui ferait pour lui obstacle à sa responsabilité d'analyste, c'est-à-dire par exemple un retour de symptômes ou des difficultés dans sa vie qui iraient jusqu'à rendre impossible sa disponibilité à entendre l'entre-dit et l'équivoque... Il se peut qu'il n'ait pas d'autre choix qu'un retour à la dure contrainte de l'aliénation signifiante de l'association libre...

En somme les effets de passe passent et AE ou pas nous avons à compter avec l'oubli, avec un certain incurable qui fait la douleur d'exister au-delà du pathos quand il n'y a plus d'Autre de la plainte ni d'Autre de la demande d'amour, avec aussi une possibilité d'endormissement que l'inconscient nous rend aisé par le rêve.

La crise a fait apparaître une collusion entre l'absence de garantie qu'une école s'efforçait de mettre au travail, de faire produire à partir de cette absence et le démenti de cette absence de garantie au lieu même où elle se devait d'exister. Certains qui ont été pris dans cet étau ont pu avoir quelque mal à s'en remettre ! En quoi nous restons très sensibles à notre lien social.

Je me suis posé cette question après l'expérience d'un cartel de la passe et ses résultats : comment interpréter les choix opérés par chacun des nommés pendant la crise et le fait que certains ont pu s'engouffrer dans l'appel au transfert de masse ? C'est une question extrêmement difficile, m'a-t-il semblé, parce que je ne remets pas en cause la clarté de leur témoignage et l'efficacité de leur position d'analyste.

Simplement je suis sensible au fait qu'une école pour la cause analytique peut devenir le lieu même de la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient, ce qui à un moment devrait pouvoir par l'analyse se séparer, changer... Pourquoi et à quelle condition cette séparation ne se fait-elle pas ? Peut-être, mais ce n'est que supposition, cela arrive-t-il lorsque l'école est devenue le symptôme le plus consistant de l'existence du psychanalyste, c'est-à-dire lorsqu'il ne veut plus que l'existence d'une école soit remise en cause. L'école devient l'objet le plus précieux, à ne pas perdre. Certainement un autre point peut jouer, le fait d'un

méli-mélo inextricable de redoublement transférentiel où les positions de rivalité se résolvent par reconnaissance mutuelle, ce qui reste une manière de faire exister le rapport sexuel.

Pendant la crise, un jeune homme que je recevais depuis un an et demi a cessé de venir en soulignant son intenable position dans le lieu de l'analyse lorsqu'il a découvert que je n'étais plus à l'ECF. Cela a fait coupure radicale. Son père avait été son instituteur : il fallait dans cette fonction le vouvoyer et l'appeler monsieur, ceci pendant tout l'enseignement primaire, et sa famille vivait dans une école, on pourrait dire dans l'école du père. Ce qu'il commençait à cerner des difficultés de sa position, il le résumait par cette formule « maison-école ». Et parce que psychiatre, il était poussé par des analystes vers l'école, pour faire une analyse dans l'école et, à peine arrivé, encouragé à intervenir à des Journées et peut-être bientôt suggestionné, incité à « être analyste » ! Tout allait dans le sens de reproduire avec l'école la mise en acte de la névrose infantile. En somme certains de l'école court-circuitaient le temps logique de l'analysant. On peut craindre que l'appel au transfert « à gogo » soutenu par une école n'entretienne la névrose dans le sens du fantasme et de l'aliénation. En ayant quitté l'ECF son analyste ne répondait plus aux conditions de son fantasme et surtout aux conditions nécessaires à l'amour de transfert. En somme l'analyste a été rejeté rapidement et pas de la bonne façon...

Je me suis posé cette question. Le désir de l'analyste une fois choisi devient-il destin inéluctable ?

Un analyste n'a-t-il pas parfois à refaire le choix ? N'aurait-il pas envie d'aller planter ses choux ailleurs ? Il me paraîtrait plutôt sain qu'il en ait suffisamment assez de cette confrontation avec l'impossible pour se ré-interroger radicalement sur son désir, sur ce qui se joue pour lui dans ce désir de l'analyste. Je pense finalement que c'est peut-être le bienfait des crises que de nous réveiller sur les points les plus radicaux de notre pratique d'analyste. C'est toujours une question bien inconfortable, qui nécessite qu'il n'y ait aucune lâcheté morale ou complaisance. Une fillette en analyse m'a donné une très simple définition de ce qu'elle appelle lâcheté : « c'est quand on a un problème, qu'on pense qu'on ne s'en sortira jamais alors on arrête de lutter ». Il est bien sûr que nous aussi nous allons avoir quelques problèmes à résoudre.

N'oublions pas que l'analyse n'est pas faite pour reproduire des analystes par scissiparité mais qu'elle reste avant tout le seul recours du névrosé devant sa souffrance et ses

symptômes. Tous n'iront pas jusqu'à ce point du désir de l'analyste et nous avons toujours à respecter « l'obscur décision de l'être ». Je pense que Lacan l'a bien souligné dans une conférence nord-américaine en disant : « Je peux témoigner de ce que ma pratique me fournit. Une analyse n'a pas à être poussée trop loin ; quand l'analysant pense qu'il est heureux de vivre, c'est assez ».(2)

Dans une école pour la psychanalyse nous aurons à travailler ensemble : analysants, analystes, non-analystes. Certains sont subjectivement seuls, pas les seuls à être seuls, d'autres sont avec leur fantasme et leur identification mais nous avons la nécessité de travailler ensemble pour supporter notre aliénation signifiante, le pas-tout du symbolique, la difficulté de s'entendre, dans les différents sens du terme, et l'obligation – parce que nous n'avons pas d'autre moyen de faire – de notre parole, exercice d'assainissement éthique par l'adresse à l'autre.

#### Notes

1-Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 », Scilicet n°1, Seuil, p.20-21.

2-Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », Scilicet n°6-7, Seuil, 1976, p.15.